RÉFLEXION

Kan ya

Il était une fois, au XIVe siècle, deux civilisations, l'une orientale et ployant sous le poids des siècles, l'autre occidentale et frétillante de jeunesse. Un jour, les deux civilisations se croisent sur la route du Temps sous le regard d'un témoin, l'Histoire. Celle-ci les regarde tour à tour, fixe avec mansuétude la première qui lui a longtemps tenu compagnie, puis lâche sur un ton de regret «Adieu !» ; elle se tourne ensuite vers la toute jeune qu'elle ne connaissait pas, la jauge et, avec un sourire engageant, lui lance : «Bienvenue !»

Par Noureddine Boukrouh
noureddineboukrouh@yahoo.fr

Habituée à ce que le soleil se lève à l'Orient et se couche à l'Occident, l'Histoire ressentit un trouble : n'y avait-il pas là quelque dérèglement dans les lois du cosmos ? Elle se ressaisit en se rappelant que son rôle était seulement de témoigner de l'œuvre des Hommes : l'important n'était-il pas que le monde continuât à être éclairé ? La vieille civilisation, fripée et malade, quitta la modernité où elle n'avait plus rien à faire et prit tristement le chemin du Moyen Âge en sens inverse, pendant que la jeune civilisation, fringante et guillerette, se dépoussiéra du Moyen Âge et mit le pied dans l'ère moderne où elle allait réaliser de grandes choses. «Tels sont les jours, Nous les alternons entre les hommes», dit le Coran. La première chose qui se présente à l'esprit lorsqu'on regarde l'état du monde musulman, à de rares exceptions près, est que l'islam a échoué dans son ambition d'élever l'homme musulman au niveau du progrès moral et matériel atteint dans d'autres civilisations. S'il n'y avait cette extraordinaire contribution au développement des sciences, des arts, des inventions techniques et de la philosophie pour prouver qu'il n'en a pas toujours été ainsi, s'il n'y avait l'essor donné à la civilisation humaine par l'islam entre le moment de son apparition et la *Moqaddima* d'Ibn Khaldoun (XIVe siècle), on en viendrait à désespérer de lui. En fait, ce n'est pas lui qui est en cause mais ses supports sociologiques. En effet, l'islam n'a pas apporté avec lui son humanité, il l'a trouvée sur place. Il n'a pas été révélé à des hommes neufs, sortis tout frais des mains de la Création, mais est intervenu en cours de route et a été proposé à des peuples pris dans des habitudes de vie et de pensée, de vieux conflits d'intérêts et des haines tribales ancestrales. Il n'a pas créé ex-nihilo l'Homme musulman, il a attrapé l'ancien Arabe, Persan, Berbère, Mongol, Turc ou Pachtoune, l'a badigeonné de vert et jeté dans l'Histoire. Il les a «islamisés», mais en apparence seulement car ils avaient gardé au fond d'eux-mêmes leurs systèmes psychiques, leurs structures mentales, leurs gènes, et allaient s'affranchir à la première occasion venue de son esprit novateur pour revenir à leurs manières de vivre et de penser. L'islam s'est plaqué sur leurs mentalités mais ne les a pas transformés en profondeur puisqu'on les a vus le plier ultérieurement à leurs inclinations naturelles pour en faire du chiisme en Iran, du wahhabisme dans les pays du Golfe, du maraboutisme au Maghreb et en Afrique, du talibanisme en Afghanistan, du terrorisme ici ou là, et enfin de l'islamisme politique victorieux aux élections démocratiques à partir de la fin du XXe siècle. L'islam est une conception de l'univers et un système de valeurs proposé à l'homme il y a près de quinze siècles. Les premières générations en ont fait une civilisation, les suivantes une décadence. Il est possible d'expliquer, sans déformer le moindre fait, pourquoi l'islam a sombré dans le despotisme et l'obscurantisme, et pourquoi on n'est pas arrivé à rallumer ses moteurs depuis plus d'un siècle malgré toutes les tentatives.

Il faut tout d'abord savoir que l'histoire de l'islam a été embellie à souhait et même tronquée, soi-disant pour le protéger des erreurs des hommes et le présenter sous son meilleur jour. Des milliers de tonnes de livres ont été composés dans cet esprit au fil des siècles, et c'est de ces ouvrages apologétiques mais souvent éloignés de la vérité qu'a été tiré l'enseignement dispensé dans les écoles et les universités, surtout islamiques. Jusqu'à sa mort, le Prophète avait refusé, malgré les pressions de son entourage, de désigner un successeur temporel. Il pensait que c'était l'affaire des croyants ainsi que l'avait recommandé le Coran («*Amrouhoum choura baynahoum*»). Sur les quatre califes qui allaient lui succéder, le premier, Abou Bakr (qui restera moins de trois ans au pouvoir), a été élu par ceux qui étaient présents sur les lieux ce jour-là ; le second, Omar (qui restera dix ans), a été désigné par Abou Bakr sur son lit de mort ; le troisième, Othman (douze ans), a été désigné par une commission, et le quatrième, Ali (quatre ans), a déféré à la demande populaire. Sur ces quatre «califes rachidine» (bien guidés), trois sont morts assassinés. La crise politique, la «mère des crises», qui allait frapper l'islam et dont tous les drames futurs dériveront a éclaté sous le califat d'Ali.

C'est au retour à cette décadence qu'appellent, que veulent obliger, la pensée traditionnaliste qui s'est imposée par le despotisme et le dogmatisme et l'islamisme, son héritier, qui a aujourd'hui les faveurs de l'électorat théocratique. Ils ne portent pas à la main la lampe d'Aladin, mais une torche comme aux temps où l'humanité vivait dans les grottes.

Les protagonistes en étaient les Banu Omeyya, famille d'Abou Soufiane qui a combattu le Prophète jusqu'au jour de la prise de la Mecque, et de Moawiya son fils, et les Banu Hachem, famille dont descendent le Prophète et son cousin Ali. Sous son califat, Othman (un Banu Omeyya) s'était laissé aller au népotisme et avait placé les gens de son clan dans les rouages de l'Etat et à la tête des provinces. C'est pour cette raison qu'il a été renversé et assassiné par une sédition dont on soupçonna Ali d'être l'inspirateur. Quand ce dernier accéda au califat, les Banu Omeyya refusèrent de le reconnaître et se liguèrent contre lui jusqu'à son assassinat (par un kharédjite). Finalement vainqueur par la ruse et la corruption, Moawiya a enterré le principe de l'élection du calife et mis à sa place la transmission héréditaire du pouvoir. C'était la première grave entorse à l'esprit de l'islam : la souveraineté populaire, fondement de la démocratie et de l'Etat de droit, venait d'être proscrite de l'histoire de l'islam.

Cette crise politique qui a divisé les rangs des musulmans en trois allait devenir théologique, juridique et intellectuelle et donner naissance à trois doctrines religieuses : kharédjisme, chiisme et sunnisme.

Le courant kharédjite a été le premier à apparaître (657) et regroupait ceux qui, d'abord du côté d'Ali, l'ont quitté parce qu'il avait accepté que le conflit l'opposant à Moawiya soit soumis à l'arbitrage. Leur conception politique est que tout musulman, quelle que soit son ethnie ou sa couleur, est éligible à la fonction de calife. La doctrine chiite apparaîtra en 660, et regroupe les partisans de la légitimité d'Ali. Leur conception politique est que le califat doit revenir à la famille du Prophète («*Ahl al-bayt*»). La troisième doctrine, le sunnisme, a accepté, contrairement aux deux autres, le coup d'Etat de Moawiya et devait par conséquent le légitimer. S'appuyant sur un hadith relatif à la tribu des Qoreïch à laquelle appartenait la dynastie omeyyade fondée par Moawiya, il décréta que le califat devait rester dans cette tribu. Le sunnisme inaugurait ainsi l'ère de la pensée unique au service du despotisme. Il soutiendra dans les siècles qui suivront aussi bien les monarchies que les régimes républicains. Si, par hypothèse, le milliard de musulmans des diverses régions, races et couleurs du monde devaient se reconstituer en Etat islamique, centralisé ou fédéral, à quelle doctrine religieuse et politique devraient-ils se rallier pour désigner le calife ? En principe, à la plus proche du Coran et de la Sunna, à la plus démocratique et la plus rationnelle, autrement dit celle du kharédjisme. Or, elle est minoritaire pour ne pas dire qu'elle a entièrement disparu. Le sunnisme s'est depuis trop longtemps imposé et bunkerisé.

J'ai fait dans une précédente contribution un rapprochement entre la déclaration d'investiture d'Abou Bakr et la Déclaration d'Indépendance américaine pour démontrer que les deux textes fondateurs portent le même esprit démocratique et préconisent la même attitude devant le despotisme. Il y a aussi ce hadith, «Tels vous êtes, tels vous serez gouvernés», d'où l'idée que les gouvernants soient désignés hors de la souveraineté populaire est exclue puisqu'impliquant la possibilité de choix. En langage courant, cela veut dire que si on porte la culture démocratique on a des institutions démocratiques, si on porte la culture du despotisme on est avili par un pouvoir despotique, et si on porte la culture théocratique, il ne faut pas s'étonner d'être gouverné par l'islamisme. Dans une autre contribution, j'ai sollicité un *alem* égyptien, Tahtaoui, pour traduire en langage moderne le hadith selon lequel l'Etat croyant n'a aucune chance de durer s'il n'est pas fondé sur la justice et la liberté, alors que l'Etat incroyant peut durer aussi longtemps qu'il reposera sur la liberté et la justice. L'histoire a confirmé sa véracité : les Etats religieux mais despotiques ont disparu (sauf dans le monde arabe) alors que les Etats laïques fondés sur les libertés et la justice sont à la tête du monde, adaptant régulièrement leurs formes aux nouvelles exigences pour durer plus longtemps.

Ce hadith a été reformulé avec d'autres termes par un sunnite du XIIIe siècle, Rida-Eddine Ibn Ta'us («Le souverain infidèle mais juste est préférable au souverain musulman mais injuste») et au XVe par un chiite, le grand mystique Jami' («La justice sans religion vaut mieux pour l'ordre de l'univers que la tyrannie d'un prince dévot»). Mais ce ne sont pas ces objections qui perceront la chape de béton qui protège le sunnisme et sa représentation de l'islam.

Les luttes pour le pouvoir qui avaient pour théâtre la Péninsule arabique n'ont heureusement pas freiné la dynamique d'expansion de l'islam. Il s'est très vite répandu dans l'espace, mais il s'est vite aussi imposé dans le domaine de la pensée. Une micro-société, l'Arabie pré-coranique où n'existait pas un seul livre et où seuls quelques poèmes constituaient la matière intellectuelle nourrissant l'esprit et exaltant les vertus tribales, allait en quelques décennies maîtriser la pensée de l'Antiquité et la reprendre là où elle l'avait laissée, élargir la vision humaine de l'univers, et réaliser des découvertes dans tous les domaines des arts, des métiers et des sciences. Le premier courant de pensée à se former est, comme pour la doctrine politique, un courant rationnel et démocratique, celui des Moatazila, qui apparaît à la chute des Omeyyades et conduira le monde musulman, entre le VIIIe et le XIIe siècle, à son apogée culturelle et scientifique. De 750 à 1200, une suite ininterrompue de savants, d'esprits brillants et de découvertes va donner son sens au verset selon lequel «L'encre des savants est plus précieuse que le sang des martyrs». L'esprit musulman évolue dans une ambiance intellectuelle où l'homme est libre d'investiguer, de spéculer et de critiquer ; les intellectuels cherchent avidement à connaître les secrets de la nature et de la vie pour en tirer inventions et techniques ; la tolérance entre musulmans, chrétiens et juifs est à son faîte puisque des savants des trois religions travaillent ensemble à «La maison de la sagesse» créée à Baghdad en 832. L'époque des Moatazila est la période pendant laquelle l'islam a donné la pleine mesure de sa nature libérale, rationnelle et démocratique. Il n'y en aura pas d'autre. Le mot «moatazila» signifie «ceux qui se sont isolés» de la lutte pour le pouvoir et des interprétations religieuses mises en avant pour étayer un point de vue ou un autre pendant la crise politique. Ils sont «Ahl al-âdl wa at-tawhid» (les partisans de la justice et de l'unicité). C'est un rameau qui s'est détaché du sunnisme qui a plié devant le fait accompli omeyyade. C'est alors qu'il va bourgeonner et donner une riche floraison. Parmi ses idées philosophiques, on peut citer celles-ci : Dieu ne peut être conçu par l'esprit humain, Il est au-delà de toute représentation, et ses descriptions dans les Textes sacrés comme «être assis sur un trône» ne sont que des allégories ; l'être humain est libre et non le jouet de la fatalité ; si Dieu est l'auteur des actes de l'Homme, alors Il serait responsable du mal qu'il commet, et l'idée de châtiment n'aurait plus de sens ; l'Homme est en droit de se révolter contre l'autorité si elle est injuste, en vertu du principe de «Commander le Bien et réprouver le Mal»… C'est assez pour comprendre pourquoi les détenteurs du pouvoir et les docteurs de la foi sunnite ne pouvaient s'accommoder de ces thèses qu'ils jugeaient subversives : elles encourageaient l'esprit critique, créatif et démocratique, et ce n'était ni dans l'intérêt des gouvernants ni de celui de la classe des ulémas, nouvellement apparue dans le spectre social pour légitimer leurs actes par des fetwas et des panégyriques, de laisser de telles idées se propager dans la masse.

L'islamisme contemporain est l'héritier du courant qui a légitimé le coup d'Etat de Moawiya et réprimé la pensée libérale et scientifique des Moatazila. Avant d'être une régression par rapport au monde moderne, il est une régression par rapport à l'islam lui-même.

C'est cette période qu'on vise par l'expression «Age d'or des musulmans» car c'est la seule où on a vu apparaître un grand nombre d'esprits scientifiques et humanistes parmi lesquels on peut énumérer : Khawarizmi (783-850), père de